

Huit ans après ce terrible événement, il glisse sa main dans sa poche après avoir contemplé et embrassé son contenu. Le jonc d'or de Daina, dans son poing au fond de sa veste, Jurgis ferme les yeux et refoule son émotion et la montée des larmes. Lentement, il se tourne vers l'ancienne psyché et se regarde en pied, pour la première fois depuis longtemps.

Comme dans un film, les images du passé le submergent. Aujourd'hui, il peut se réconcilier avec ce qu'il est devenu.

Il se souvient de lui à 20 ans, de belle taille et large d'épaules, il ne faisait rien de sa vie. Il cherchait sa voie, titulaire d'un diplôme d'études secondaires, il rêvait de pays lointains et de se mettre au service de la paix dans le monde ; il voulait un métier qui l'amènerait à bouger. Les associations embauchaient des spécialistes, lui proposait seulement sa volonté de bien faire, aussi tournait-il en rond.

Dans l'après-midi d'un jour d'été, désœuvré, vautre dans un fauteuil défoncé, la tête vide, une jambe sur l'accoudoir et une bière à la main, il visionnait un reportage sur le défilé du 14 juillet sur les Champs Elysées, à Paris. Il regardait les formations marcher en cadence, sans que rien n'imprime sa rétine, jusqu'à ce qu'au son du « boudin », la légion étrangère s'annonce et défile au pas lent, un groupe de barbus ceints de tabliers de cuir, en tête. L'enthousiasme du présentateur et ses explications l'ont tiré du brouillard alcoolisé dans lequel il se trouvait. A la fin du reportage, il ressentait, fébrile, le besoin d'obtenir plus d'informations, aussi, dès le lendemain, s'était-il rendu à la bibliothèque de Marijampolé où il pouvait consulter internet. La légion, unité d'élite, ouverte aux candidats du monde entier, Camerone, les derniers théâtres d'opérations, des faits et des images qui l'ont fait rêver pendant une semaine et dans lesquels il s'imaginait acteur.

Embauché comme vendeur de légumes sur un marché, dans les jours suivants, l'argent lui permit d'obtenir un passeport et d'acheter un billet d'avion à destination de Paris. Les adieux à ses proches furent d'autant plus douloureux que son départ demeurerait incompris par sa famille et jugé fou par ses amis.

Son émotion est vive, il tremble et bégaye lorsqu'il se présente trois mois après, à une convocation reçue par courriel, au fort de Nogent, porteur de l'espoir de se retrouver en fin de journée, sélectionné et recruté. Avant de partir, il avait appris quelques mots et des phrases usuelles en français et avec son niveau d'anglais scolaire, il imaginait pouvoir échanger. La peur au ventre à cause de l'enjeu, mais le cœur vaillant, il passe tous les ateliers de sélection. Un sous-officier, teste ses connaissances du français et de l'anglais, puis s'exprimant en russe, l'informe qu'un candidat sur cinq sera retenu et qu'il a intérêt à être bon s'il ambitionne de rester. Il le fait parler de lui et de ses motivations. Jurgis répond qu'il fuyait l'ennui, le manque d'espérance et qu'il avait eu envie de s'engager en voyant le défilé des Pionniers, la hache sur l'épaule, à la télé. Cette réponse sincère, probablement naïve a déclenché le rire du militaire. Il apprend ainsi, que s'il était sélectionné, il perdrait son nom, sa nationalité, sa vie d'avant, pour donner naissance à un homme nouveau, français portant un patronyme encore inconnu et sa seule famille, deviendrait la Légion et ses chefs. Son identité ne serait rectifiée que plus tard, si son comportement le permettait.

Il accepte la souffrance des entraînements et des blessures, celle de tout perdre afin de renaître différemment et ému, les larmes aux yeux et la main tremblante, il signe pour l'aventure.

Les images de son incorporation, de son temps de formation à Castelnau-dary, la remise du képi blanc, bien mérité, puis sa première affectation en Guyane, lui reviennent à l'esprit. Enfin, pensait-il alors, les choses sérieuses vont commencer !

Deux ans après, il est muté à Calvi et part en missions sur les théâtres d'opérations du moment en Afrique. Si en Guyane, les interventions relevaient surtout de la surveillance des frontières, il n'avait pas encore été engagé contre un ennemi agressif. Maintenant, il fait la guerre, la vraie, celle dans laquelle les armes parlent, blessent et tuent ; celle dans laquelle le danger provient du manque de vigilance du soldat lui-même, où il doit se méfier de tout et de tous ceux qui ne portent pas l'uniforme ; celle où il faut surmonter l'angoisse qui étreint l'homme confronté à un ennemi insaisissable, celle où l'on ne prend guère le temps de pleurer les victimes, auxquelles on accorde toutefois un moment de recueillement avant que les dépouilles soient renvoyées en France. Pendant quatre années, il s'est transformé, il a grandi, est devenu plus fort, il s'est aguerri et son esprit débarrassé de ses doutes, s'est éclairé. Il a trouvé sa voie et a fait savoir à son lieutenant et à son capitaine qu'il voulait s'inscrire, aux cours pour devenir sous-officier. Il est apprécié par sa hiérarchie comme par les légionnaires et la médiation de Georges Martin, dont le français est totalement acquis, mais à l'accent qui n'est pas de Marseille, est souvent sollicitée lorsque les discussions dérapent et que les esprits s'échauffent, parce qu'il est écouté et entendu et que son calme et sa carrure l'imposent.

Tout allait bien pour lui, jusqu'au jour où, avec quatre hommes dans un véhicule blindé, il se dirige, suivi par d'autres, sur la piste pour une banale patrouille de routine. Installé debout, la moitié du corps dépassant du haut de la voiture de tête, attentif à l'environnement, il n'a que la terre sèche et quelques petits arbrisseaux, pour tout horizon, le chemin est dégagé, rien ne l'alerte ni ne bouge nulle part, quand tout explose sous lui !

A ce souvenir, il vacille et se retient à la glace, puis il replonge dans sa mémoire.

Plus tard, à son réveil, il est frappé par une odeur qu'il ne reconnaît d'abord pas. Désorienté, il ouvre les yeux dans un

univers blanc, aseptisé et la douleur dans sa tête l'assaille. Il veut crier, mais il ne peut qu'émettre un petit bruit qui attire l'attention d'une grande main masculine. Quelqu'un lui ordonne le calme, puis la voix tente de savoir quels sont ses souvenirs. Il ne se rappelle que d'une énorme déflagration, d'avoir volé puis d'un trou noir, de retours à la conscience accompagnés de souffrance, aussitôt interrompus.

Il apprend qu'il est hospitalisé depuis trois mois, à Paris, ses blessures sont cicatrisées. Pour le moment, il doit réapprendre à s'alimenter et à se passer des instruments d'assistance. Il accepte, quand soudain, il demande si les hommes qui étaient avec lui, vont bien et entend qu'il avait été propulsé hors du véhicule, ce qui lui avait sauvé la vie. Georges réalise qu'il est le seul survivant et s'interroge, pourquoi a-t-il échappé à cette catastrophe et dans quel état se trouve-t-il ?

C'est à partir de là que le cauchemar commence.

Les médecins défilent dans sa chambre et l'examinent. Il n'y a plus de pudeur, ni d'intimité, personne ne lui demande s'il apprécie être traité comme un corps sans vie, sans sentiment. Sa famille ignore où il se trouve, il n'a pas d'amie, il est loin de ses camarades et surtout, certains sont morts, peut-être par sa faute.

Son moral commence à sombrer, il s'aperçoit que seul son visage et sa tête sont exempts de cicatrices. Son corps ne répond plus aux injonctions qu'il lui envoie, qu'est-il devenu ? Son dos et ses fesses démangent et il est obligé d'attendre qu'un aide-soignant vienne le retourner sur un côté et lui fasse un massage vigoureux, puisqu'il n'est pas capable d'appuyer sur une sonnette.

L'équipe médicale lui confirme assez vite, qu'il doit se préparer à ne plus pouvoir marcher. Ses bras, poly fracturés, surtout l'un d'eux, et ses mains ne répondent plus aux ordres,

bien que ses os soient à peu près correctement réparés, les atteintes neurologiques sont importantes. Enfin puisque son état est stabilisé, il sera accueilli par le centre national des Invalides, équipé pour les grands blessés.

Georges est assommé ! Les Invalides, c'est le coup de massue inattendu ! Il a vingt-cinq ans, il est tétraplégique et l'institution ne lui propose généreusement qu'une vie végétative pour tout avenir. Il comprend qu'il est trop blessé pour être réparé !

Il aurait préféré la mort ! Il a tout perdu, son identité, son pays, sa famille et se retrouve sous un faux nom, oublié dans un institut destinés à ceux que la mort a boudé, les Invalides.

Il craint de devenir fou à ne rien faire, à ne pas bouger, à ne plus voir aucun visage aimé ou simplement connu. Il redoute d'avoir à se dire qu'à 25 ans il n'a plus d'avenir. Totalelement désespéré, il veut mourir, il demande à être euthanasié, puisqu'il ne peut pas se suicider, mais la loi l'interdit !

Au centre, il est attendu, le personnel et d'anciens soldats en fauteuils roulants, supposés l'accompagner dans son adaptation, l'accueillent. Georges n'apprécie pas, il préfère rester seul à ressasser son infortune. Un légionnaire portant le tee-shirt légion vient le voir avec son fauteuil, et commence à lui parler du fonctionnement du service et des infirmières dévouées, mais aussi des kinés exigeants. Il annonce la visite du psychiatre qui n'hésitera pas à lui donner un traitement s'il constate qu'il est dépressif et celle du curé qui essaye de sauver toutes les âmes, même si elles ne sont pas croyantes. L'aumônier est en fait plus un copain sympathique, à qui l'on peut tout dire, qu'un prêtre qui cherchera à convertir un nouvel adepte. Ces entretiens contribuent au bien-être du résident.

Enfin, il aura droit demain, à la visite du général, gouverneur des Invalides. Le patron, tient à connaître tous ses soldats et

fait sa tournée régulièrement. Georges est indifférent à ces visites, seule celle de la grande faucheuse l'intéresse ! Dans un lit pour la vie, il ne sert plus à rien ! Il ne pourra rien dire à sa famille, l'information leur ferait trop de mal !

Les semaines passent. Il est lavé, douché, nourri, couché dans son lit. Il meurt de honte de ne plus assumer ses besoins seuls, d'avoir perdu sa dignité d'homme. Il dépérit aussi d'ennui parce que les jours sont longs et de désespoir car il ne voit pas de fin à sa situation.

L'équipe qui s'occupe de lui l'agace. Il a le sentiment qu'ils ignorent de quoi ils parlent. Ces soignants n'ont que le mot « acceptation » à la bouche ! Il est prononcé à chaque fois qu'ils viennent le voir. Comment osent-ils lui demander de consentir à son état ? Accepter, c'est se résigner à passer cinquante ans dans un lit, à ne plus participer à rien, à voir le temps filer, sans lui. En position semi couché, il regarde la télévision, mais il ne peut même pas zapper quand ce qui a été programmé, ne lui convient pas. C'est un calvaire supplémentaire, d'être nourri d'émissions sans intérêt, et il doit accepter que ce soit ainsi !

Au moins tant que ses mains ne répondront pas aux ordres qu'il leur donne !

Un trimestre après son arrivée, il a perdu ses repères temporels ; toutes ses journées se ressemblent. Il a l'impression de devenir fou, il est pris d'envies de hurler, juste pour provoquer du bruit et de l'agitation. C'est son seul moyen de tout mettre en l'air pour se prouver qu'il existe encore.

Le kiné vient le masser une fois par jour et lui fait faire des exercices pour conserver la mobilité des articulations et lui éviter la fonte musculaire. Il a accepté son discours, jusqu'au moment où, redressé dans son lit, il aperçoit son corps et ses mollets, et il éprouve un véritable choc. Il se demande s'il a

encore du muscle à perdre, il semble ne plus avoir que la peau sur les os ! Cette constatation le fait réagir, il réfléchit et se dit qu'avec une musculature dans cet état, il ne pourrait jamais tenir debout si ses nerfs recevaient tout à coup l'ordre de son cerveau de fonctionner à nouveau.

Peu après cette effroyable observation, il a la sensation que de petits picotements, parcourent ses doigts et ses orteils. Georges se demande s'il rêve ou s'il a senti quelque chose dans ses extrémités. Il s'en ouvre au médecin qui lui répond qu'il doit s'agir de traces fantômes, comme celles que ressentent les amputés. Il ne l'encourage pas à espérer l'impossible. Georges est dépité, mais il sait qu'il a perçu des sensations inhabituelles ; il vérifiera le phénomène le lendemain et les jours d'après.

Bien qu'il ne soit pas pris au sérieux par son entourage, l'espoir renaît.

Au fil des semaines, au prix d'incroyables efforts, d'un acharnement nourri par sa volonté de sortir de son lit et d'une foi en lui inébranlable, dans le secret, ses perceptions se confirment. Il arrive maintenant à faiblement bouger le bout ses doigts et à commander la contraction et la décontraction d'un mollet. Il obtient cependant davantage de résultats avec le côté le moins abîmé. Un mois après, il en fait la démonstration au kiné qui, stupéfait, convoque l'équipe médicale. S'ils sont tous joyeux, car il s'agit d'une amélioration évidente, le scepticisme, quant à un possible rétablissement de son état général, règne encore chez la majorité d'entre eux. Cependant, ils n'expliquent pas les progrès obtenus par leur patient.

Georges, lui, espère, il est persuadé qu'il arrivera à marcher. Il a vu quelque part dans une émission médicale, que les fibres nerveuses entretenues pouvaient se régénérer, se détourner des cellules endommagées pour aller chercher celles qui sont en

état de fonctionner. Il décide qu'il va obliger les connexions à se reconstruire en y croyant et en stimulant ses membres devenus inutiles pour les rendre à nouveau opérants. Il est jeune, il a le temps et il refuse l'idée d'un échec.

Inlassablement, avec ses doigts gourds et malhabiles, il refait les gestes du kiné dès il le peut. Il fortifie ses mains en serrant et desserrant les objets qu'il attrape puis aide ses bras à bouger puis à se plier et se déplier, enfin à saisir et porter un verre, une bouteille, tout élément à sa portée devient une source d'entraînement au service de sa rééducation personnelle. Il reçoit la visite d'autres blessés qui le soutiennent dans sa démarche. Ils se sentent concernés même s'ils sont résignés à leur état.

L'équipe de soin loue son courage et sa persévérance mais croise les doigts que la situation reste à son avantage.

Quand ses gestes deviennent plus fluides, il profite de la visite du général, pour lui montrer ses progrès et malgré les avis médicaux, demander l'accès à la salle de sport tous les jours. Il explique qu'il désire faire travailler ses muscles et participer à la reconstruction des connexions cerveau-bras et cerveau-jambes. Il donne l'impression de savoir de quoi il parle, mais il a conscience que sa science inexistante et empirique, ne repose que sur ce qu'il ressent. Si le général est surpris par sa démarche, il est conquis par la personnalité de cet homme qui a foi en lui, la volonté chevillée au corps par le désir affirmé de quitter son lit et de se remettre debout. Il réfléchit et cède, après tout, pense-t-il, l'on sait bien que les organes et les muscles qui ne sont pas sollicités s'affaiblissent, qu'une mémoire non stimulée s'amoindrit. Pourquoi les connexions neurologiques ne se renforceraient-elles pas, si elles sont régulièrement obligées de travailler ? Cette approche n'a rien de scientifique et contredit peut-être les savoirs, mais Georges est un soldat, s'il veut mener la bataille contre ce qui cloue son corps au lit, il ne peut pas s'y opposer !



Le kinésithérapeute est convoqué pour établir avec le patient, un programme d'exercices, auquel personne ne croit sauf le blessé lui-même.

À partir de ce moment, Georges, qui grâce à ses progrès, a plus que jamais foi en lui, passe ses journées à faire travailler la musculature de son corps. Bien que couché, en provoquant la contraction et la décontraction des muscles concernés, il parvient à réveiller ses dorsaux et ses abdominaux. Après plusieurs mois d'un régime répétitif et épuisant, il se tient assis et a retrouvé assez de forces pour décider d'essayer de se lever dans les barres parallèles et de réapprendre à marcher. C'est ainsi qu'il s'aperçoit qu'une de ses jambes, n'a plus la même taille que l'autre, ce qui debout, pourrait provoquer des conséquences sur son rachis. Des bottines spéciales sont commandées, l'une est équipée d'une semelle orthopédique épaisse pour compenser la perte de longueur du membre. Le temps de les faire fabriquer est nécessaire à son adaptation à la position verticale, il tombe, il souffre, il pleure sans pudeur, mais il ne désespère pas. Le kiné l'aide, il retient l'exercice, son mantra est devenu, « tomber sept fois, se relever huit » et toute l'équipe se mobilise.

Après de démoralesantes séances sans succès, il arrive enfin tenu par les barres, à faire un pas, puis deux, à la stupéfaction des personnels qui éclatent de joie et le général, ému par son courage envisage de l'aider pour une reconversion professionnelle le jour où il sortira du centre debout !

C'est quasiment miraculeux, mais il sait qu'il est encore loin de la marche en équilibre et que le chemin ne sera pas facile ! Il constate aussi que peu à peu la sensibilité revient dans ses membres avec un cortège de douleurs qu'il accepte avec jubilation, son corps revit.

Georges est immensément heureux et un sentiment de fierté l'envahit.

Au fil du temps, sa préhension s'affine, bien qu'il ait du mal à tenir correctement un stylo et à écrire. L'ordinateur lui simplifiera la tâche, toutefois, il souhaite continuer à rééduquer ses mains. Il peut lancer des balles et atteindre ses cibles même s'il n'a pas beaucoup de force surtout du côté du corps qui répond moins bien. Il avance de guingois entre les barres, en recherche d'équilibre. Il admet qu'il risque de conserver une démarche particulière, peu importe, il n'est pas cloué dans un lit.

Il quitte le centre, sous les bravos et les cris d'encouragement, plus de trois ans après y être rentré. Il ressent des douleurs dans ses genoux, et peut-être devra-t-il être opéré. Le général tient parole et son statut de militaire est transformé en celui de personnel civil des armées, il a toujours des séances de kiné le matin et il suit une formation de reconversion à la gestion administrative.

Georges s'appelle à nouveau Jurgis. Il est devenu « français par le sang versé ». Pensionné par les armées, il est encore convoqué par les médecins et ne pourra sans doute pas avant longtemps travailler à temps plein.

Il a le droit de contacter sa famille et il envisage de la retrouver pour les fêtes de fin d'année. Cela fait huit ans qu'il a quitté le domicile familial. Ses parents ont appris qu'il n'est plus celui qu'il avait été et risquent d'être horrifiés par son état, mais il a besoin de sentir leur affection après ces longues années difficiles.

Lorsqu'il descend de l'avion, craignant le choc, mais déjà heureux d'entendre sa langue natale, sa famille au complet est là, les vieux comme les derniers nés. Ils manifestent tellement fort leur émotion, que des litres de larmes coulent ! Ils sont rassurés, il ne marche pas de façon élégante, mais c'est toujours lui, l'adolescent idéaliste devenu un homme ! Il doit raconter ses années sous les drapeaux et à l'hôpital. Ils sont

admiratifs de ce qu'il a accompli. Lorsque les fêtes sont terminées, dans l'avion qui le ramène à Paris, il se sent réchauffé par ces quelques jours. Il décide de demander au général de lui trouver une affectation dans le sud-ouest, car il a de nombreux amis installés autour de Toulouse. Maintenant qu'il a goûté à nouveau au bonheur de la vie en famille, il ressent le besoin du réconfort accordé par des gens sincères.

Tout est prévu pour sa reprise de travail, mais un jour de pluie, fatigué par sa dernière séance de kiné, chargé de son sac, il se dirigeait vers la gare. Il ne regarde pas où il met ses pieds, glisse sur une plaque de chantier métallique posée sur un trottoir et tombe sur sa mauvaise jambe. Transporté à l'hôpital, il est opéré et se retrouve en fauteuil pour trois mois.

Il est furieux contre lui-même, tout en ayant l'impression que le sort s'acharne sur lui. Les médecins lui recommandent de redoubler d'attention, il est réparé mais reste fragile. Jurgis accepte le reproche et promet d'être attentif.

Pendant son arrêt maladie, n'étant plus concentré sur la marche, il prend le temps de réfléchir à ses besoins d'homme. Depuis près de quatre ans, il n'a pas eu de rapport sexuel et n'envisage pas des relations tarifées. Il est cassé, balaféré, handicapé, quelles femmes d'ici, accepteraient de le fréquenter, quand elles disposent de meilleurs choix autour d'elles. En Lituanie, les gens pauvres sont nombreux. Lui, avec sa pension et son travail à temps partiel, il serait considéré comme quelqu'un d'aisé et entre un quotidien plus facile et la galère permanente, malgré son déficit physique, il pourrait représenter une alternative alléchante pour une célibataire. Il imagine trouver une jolie fille intéressée et il espère que, le connaissant mieux elle s'attachera à lui.

Il se prend à rêver d'une famille à choyer.

Jurgis cherche sur internet, des profils de jeunes femmes susceptibles de lui convenir, ayant fait quelques études, capables de s'adapter à la France et à un mari couturé, à la démarche bancale. A son grand étonnement, trois candidates répondent, une juriste a l'air revêche, une institutrice mère d'un enfant et une orpheline d'à peine plus de vingt ans. Elle a commencé des études d'anglais à la fac, blonde aux yeux bleus, pulpeuse comme les filles de chez lui, elle a un aspect très doux avec un joli sourire un peu timide. Son profil lui plaît, mais honnête, il l'avertit de ce qu'il est. Elle accepte pourtant de le rencontrer. Il lui fixe un rendez-vous dès qu'il pourra marcher, à Vilnius. En attendant, ils se parlent tous les jours par écrans interposés. Son intelligence, sa gaieté et sa grande douceur se confirment.

Dès qu'il en a la possibilité, car son impatience est immense de retrouver Daina, il prend un billet d'avion et ne restera qu'un après-midi à Vilnius. Elle le verra tel qu'il est, avec son physique devenu ingrat, et se décidera. Elle est prévenue, mais une rencontre permettra de s'assurer de l'existence d'une attirance, il pourrait avoir une chance.

Daina l'attend à l'aéroport, s'il est ému de retrouver la jeune femme, elle se précipite vers lui et l'embrasse avec affection. Elle dit sa joie de le rencontrer et son indifférence pour sa démarche incertaine, elle lui assure qu'à sa façon, il est beau. Elle l'emmène jusqu'à l'hôtel en taxi et ils passent l'après-midi et la soirée à discuter. Ils s'entendent bien, les vidéos quotidiennes les ont aidés à créer des liens, elle s'intéresse à lui, pose mille questions. Après dîner, lorsqu'ils se séparent, ils conviennent de se retrouver à la fin de son année scolaire pour au moins deux mois. En attendant, la vidéo leur permettra de garder le contact.

Jurgis est heureux comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Il est persuadé d'avoir trouvé sa moitié, mais il redoute les dernières hésitations. L'arrivée de sa chérie, dans

trois mois, le rend impatient et tremblant de joie et d'appréhension. Il rencontre le général qui lui propose un poste adapté près de Toulouse pour septembre, une fonction de secrétariat dans un service de logistique correspondant à sa formation. Il accepte sans réfléchir. Ses projets de retrouver quelques amis seront facilités et la ville est adaptée aux études de Daina. Il explique au général son souhait de faire venir une amie avant d'envisager une situation définitive. Le général, comprend et tout en lui recommandant la prudence, verra avec ses services quel dossier Jurgis devra constituer.

Trois mois après, le couple rayonnant de bonheur s'installe à Toulouse. Daina a l'air aussi heureuse que l'est Jurgis, ce qui l'étonne toujours, car elle est très mignonne et facile à vivre. Il se sait amoureux de la jeune femme et redoute qu'elle change d'avis à la fin de l'année scolaire. Pourtant, elle parvient à le rassurer et lorsque la dernière session d'examens arrive, elle confirme son désir de rester avec lui, car il a su se rendre indispensable à son bonheur.

Ils décident donc de continuer à vivre ensemble quelques mois supplémentaires et de se marier l'été suivant, chez ses parents à Marijampole.

Le jour du mariage religieux est enfin arrivé. Planté devant sa glace, après avoir séché ses larmes et s'être longuement contemplé, Jurgis accepte enfin l'homme qu'il est. La main sur l'alliance, il prend l'engagement de tout faire pour que Daina ne regrette jamais sa décision.

Il est heureux, il a réussi et a gagné le bonheur !

Il se détourne de la glace et rejoint sa femme qui l'attend. Aujourd'hui sera le point d'orgue de cette aventure et le départ d'une nouvelle car le couple attend une petite Patricia.